

# Extrait de " L'ALGERIE HISTORIQUE " ou "HISTOIRE DE LA RÉGENCE D'ALGER

## depuis les temps les plus reculés (1843)... ...jusqu'à nos jours

par **CLAUSOLLES**

prêté aimablement par **Raymond DARNATIGUES**

Derrière le massif d'Alger se déroule la Métidja comme une magnifique zone de seize à dix-huit lieues de long, sur six ou sept de large. Au sud, elle est encadrée par l'Atlas, dont les pics s'élèvent presque perpendiculairement, et lui forment un rempart gigantesque.

Lorsqu'on descend la Métidja par Douera ou par la Maison-Carrée, la plaine, dans sa nudité, offre un aspect sévère et de grandeur imposante et sauvage. Au printemps elle se recouvre d'un riche manteau de verdure, mais la solitude de ses campagnes inspire un profond sentiment de mélancolie ; nul mouvement, nulle voix humaine n'anime ce désert, et l'on se croirait dans une véritable Thébàïde, sans quelques traces de culture, sans les sentiers que l'on voit serpenter dans la plaine, et la fumée qui s'élève de quelques hameaux éloignés. Cependant en se rapprochant des montagnes, la contrée change d'aspect et l'on aperçoit çà et là des villages, des hameaux, des fermes entourées d'ombrages.

Les restes d'une ancienne prospérité se manifestent parfois ; des traces de canaux d'irrigation, des bâtiments, dont les murs encore debout, sont revêtus intérieurement de peintures, de dorures, de marbres, des ruines enfin dont les débris portent encore l'empreinte d'une civilisation avancée, attestent que cette contrée a été l'asile des arts et de l'opulence. On sait, en effet, que ces constructions, que ces travaux étaient l'ouvrage des Maures de Grenade et de Valence, qui s'y étaient réfugiés après leur expulsion d'Espagne. Mais bientôt la domination tyrannique des Turcs, leurs violentes exactions, opprimèrent cette population laborieuse, qui alla chercher un refuge dans les vallées de l'Atlas, et cette belle contrée devint inculte en quelques années.

La Métidja représente environ 500.000 hectares de terres cultivables. La population de la plaine, évaluée d'après le nombre d'hommes que chaque tribu peut mettre sous les armes, ne dépasse pas 70 à 80.000 âmes. Elle est habitée par des tribus généralement paisibles, dédaignées de leurs belliqueux voisins des montagnes. Mais à l'extrémité occidentale sont les Hadjoutes, dont le territoire, du temps des Turcs, comme aujourd'hui, servait d'asile à tous les bandits du pays, et à l'autre extrémité, la tribu puissante et turbulente de Hissa, que les Turcs châtaient fréquemment et contre laquelle elles avaient à Bougie un fort avec une nombreuse garnison.

Le sol de la Métidja est parfaitement uni et sans la moindre ondulation ; cependant il descend par une pente insensible vers le massif, où les eaux des pluies et des sources se trouvant arrêtées, forment d'immenses marais dont le dessèchement est facile ; il a été déjà commencé.

Plusieurs cours d'eau, aux berges escarpées, arrosent la plaine ; leurs bords sont couverts de fourrés épais d'oliviers, de caroubiers, de palmiers nains et surtout de lauriers-roses, dont les fleurs éclatantes contrastent avec la sauvage végétation des cactus et des aloës.

La plupart des villages ne sont qu'une agglomération de misérables cabanes en torchis, parmi lesquelles se trouvent quelques maisons de pierre. Il y a aussi de belles fermes solidement construites, dont les matériaux ont été empruntés aux ruines éparses sur le sol. Tout cela est entremêlé de tentes noires, servant au campement des Arabes nomades, et qu'ils transportent d'un lieu à l'autre avec leurs familles et leurs troupeaux.

Entourée de montagnes qui lui servent de barrières, la Métidja semble destinée à la colonisation ; 50.000 familles européennes pourraient s'y procurer une heureuse existence ; la richesse du sol est incontestable, la couche arable y est partout profonde, et il suffit de voir la vigueur des plantes herbacées et la magnificence de la haute végétation, pour être saisi des belles destinées qui attendent cette contrée, lorsqu'elle sera cultivée par des mains laborieuses et intelligentes.

A notre arrivée à Alger, en 1830, la vue de cette riche plaine stimula l'émulation des colons. Chacun s'empressa d'acquérir, chacun voulut avoir quelques parcelles de cette terre qu'il devait réaliser tant de

rêves dorés, et des hommes entreprenants allèrent bravement s'installer dans la plaine au milieu des Arabes. Les guerres, les incursions des Hadjoutes, ont arrêté maintes fois cette impulsion. Les colonies ne s'improvisent pas ; c'est une oeuvre de persévérance autant que de courage. Le gouvernement s'occupe des moyens de mettre la Métidja à l'abri de l'invasion.

## BLIDAH

Blidah est située au pied du Petit-Atlas, à l'entrée d'une vallée profonde et à 12 lieues au sud d'Alger. Le dernier contrefort auquel elle est adossée, couvert d'arbres et cultivé presque jusqu'à son sommet, lui verse des eaux abondantes qui alimentent de nombreuses fontaines, et arrosent les jardins qui l'entourent. Les environs de la ville sont d'un aspect très agréable et enivrent par les parfums des orangers qui font sa richesse et sa plus belle parure. Les champs, couverts de céréales et de pommes de terre, s'élèvent en amphithéâtre et tapissent les flancs des montagnes voisines. Aux abords de la ville est un cimetière : chaque tombe est marquée par des pierres sépulcrales d'une forme toute particulière ; et vraiment quand on considère ses minarets aériens, ses coupoles arrondies, ses toits couverts de tuiles, encadrés dans des bouquets d'arbres d'une si belle végétation, on comprend que les indigènes soient si fiers de cette miniature et vous disent qu'elle est leur Damas. Située entre la plaine et la montagne : elle a même abondance d'eaux, même luxe d'arbres et de jardins, même avantage d'une terre fraîche sous un ciel pur et sous un ciel ardent ; mais quelle distance de la grande cité du levant, Damas, toute couverte des plus beaux édifices qu'ait élevés l'Islamisme. Quant à l'intérieur, Blidah offre un aspect qui n'est pas sans grâce : les rues sont assez régulières et beaucoup plus larges que celles d'Alger, elles se coupent presque toutes à angle droit. Un mur d'enceinte construit en pisé, haut de douze pieds environ, entoure le massif des maisons et les enferme toutes. Ce mur est percé de quatre portes placées chacune à l'un des quatre points cardinaux, et communiquant entre elles par une rue intérieure qui fait le tour de la ville. La population qui s'élevait autrefois à 14 ou 15.000 âmes, n'est plus aujourd'hui que de 6.000. En 1825, un tremblement de terre ayant renversé la ville, les Turcs voulurent la reconstruire un peu plus loin de la montagne, mais ils renoncèrent à leur projet et l'enceinte seule fut élevée. On l'appelle la nouvelle Blidah.

Les maisons sont presque entièrement semblables à celles de la ville d'Alger. Les appartements donnent tous sur une cour intérieure et sont surmontés d'une terrasse. Il y a quatre mosquées, construites en pierre, mais moins belles néanmoins que celles d'Alger. Dans les rues on heurte à chaque pas des tas de ruines et de décombres, provenant du tremblement de terre dont nous avons parlé.

Les environs de Blidah sont assez bien cultivés : on y remarque beaucoup de champs entourés de haies, dans lesquels on récolte des céréales, des pommes de terre, du lin, etc... Les champs ne s'étendent point au nord, fort avant dans la plaine ; mais du côté du sud, ils occupent à peu près le quart du versant des montagnes. Il n'existe dans ces champs que très peu de maisons construites en maçonnerie ou en pisé, mais une assez grande quantité de cabanes en bois ou en roseaux.